

Resp p^o XVIII - 489

ESSAI
 SUR LA NATURE,
 LES CAUSES
 ET LE TRAITEMENT
 DE LA MALADIE
 ÉPIDÉMIQUE-MILIAIRE,
 QUI A REGNÉ DANS LE LANGUEDOC,
 EN 1781 & 1782.

PAR M. DEPEYRE, Docteur en Médecine.



A TOULOUSE,
 De l'Imprimerie de JOSEPH DALLÈS, aux Arts & Sciences.

M. DCC. LXXXVI.

SOUS LE PRIVILEGE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

1854

THE

RECORDS

OF THE

GENERAL

LAND OFFICE

OF THE

UNITED STATES

DEPARTMENT OF THE INTERIOR



WASHINGTON

1854

1854

1854


 A MESSIEURS
 LES DIRECTEURS
 DE
 L'HÔPITAL GÉNÉRAL
 DE TOULOUSE.

Messieurs,

Du premier instant que je formai le dessein d'écrire sur la Fievre - Miliare qui regna à Toulouse en 1782, dès ce moment je me déterminai à vous en présenter l'hommage.

A qui puis-je mieux, en effet, offrir cet Essai qu'à vous, MESSIEURS, dont le zele & la charité envers les Pauvres se sont montrés d'une maniere si distinguée pendant tout le cours de cette Épidémie?

Dans ce temps orageux, où les vies de

tous les Citoyens étoient menacées de si près, loin de prendre la fuite, ou de vous tenir retirés chez vous, vous avez constamment fréquenté l'Hôpital; vous vous êtes exposés à tous les dangers en parcourant tous les jours les Infirmeries; vous n'avez cessé d'exhorter, de presser, de récompenser même ceux qui étoient chargés du soin des Malades: attentifs à pourvoir généralement à tous leurs besoins, vous avez si bien dirigé vos opérations, que le succès le plus heureux en a été la récompense.

Il étoit donc juste, MESSIEURS, que le résultat de mon travail, auquel vous avez coopéré si efficacement, parût sous vos auspices.

Je suis avec un profond respect,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

DEPEYRE, D. M.

AVERTISSEMENT.

PERSONNE n'ignore quelle fut la consternation des Citoyens , lors de l'invasion de la Fievre-Miliaire qui regna à Toulouse en 1782 , sous le nom de *Suette*. Les ravages qu'elle produisit sont si profondement gravés dans les cœurs , que je crois devoir m'en interdire la description , crainte de rouvrir des plaies qui peut-être chez la plupart sont encore saignantes.

Pénétré de douleur à la vue des malheurs qu'elle causoit , je formai le dessein d'en étudier , avec toute l'attention dont je suis capable , la nature & le caractère , & pour cet effet de coucher très-exactement par écrit les observations que je serois à même de faire ; je ne le fus que trop tôt , & j'exécutai mon projet très-scrupuleusement : je montrai ces observations à quelques-uns de mes amis , qui m'assurèrent que rédigées en corps de doctrine , elles pourroient être un jour d'une grande utilité. Encouragé par ce motif puissant , sans avoir égard ni à la foiblesse de mes talens , ni à la censure du Public , je me suis déterminé à écrire cet Essai & à le donner au Public.

Je fais que plusieurs ont déjà écrit sur cette matiere , & qu'on trouve plus particulièrement dans les Ouvrages de MM. MESERAY & BOYER , un traitement , qui quoique insuffisant dans plusieurs cas , peut servir de guide dans quelques occasions : j'avoue que je m'en suis servi avec avantage : je suis même persuadé que si leurs Ouvrages avoient été répandus en quantité dans la ville au commencement de cette Épidémie , les préjugés que le Public opposoit au vrai traitement de cette Maladie auroient disparu ; & que par ce seul moyen on auroit sauvé la vie aux trois quarts de ceux qui en ont été les victimes ; mais il est aisé de s'appercevoir que l'un & l'autre n'ont point donné à leurs Ecrits toute l'étendue dont ils étoient susceptibles , parce qu'étant continuellement occupés au traitement des Malades , il ne leur a pas été possible , malgré leurs talens supérieurs , de traiter cette matiere , comm'ils l'auroient fait , sans doute , s'ils en avoient eu le loisir.

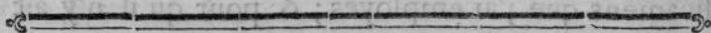
J'espere qu'il n'en sera pas de même de cet Essai , dont je ne me suis occupé qu'après l'Épidémie , dans lequel j'ai tâché de décrire , avec toute l'exaëtitude dont je suis capable , la nature & les causes de cette Maladie , son dianostic , son pro-

noftic , & le traitement particulier qui convient à fes différentes efpeces. Pour ne point interrompre l'ordre de chaque cure de cette Maladie , j'ai renvoyé à la fin du Mémoire les formules des médicamens que j'ai employés ; & pour qu'il n'y ait point d'équivoque à ce fujet , je les ai numérotés avec les chiffres ordinaires : enfin pour tâcher de ne rien omettre d'intéreffant dans cet Effai , j'indique brièvement quels font les moyens préfervatifs qu'il convient d'employer pour s'en garantir : ainfi j'ofe me flatter qu'on trouvera dans cet Effai tout ce qui eft néceffaire pour bien connoître & combattre victorieufement cette Maladie ; il eft vrai que pour cet effet je fuis entré dans des détails qui pourront paroître minutieux aux perfonnes de l'Art , mais que j'ai cru d'une abfolue néceffité pour ceux qui ne le font pas , furtout pour les gens de la campagne , qui ordinairement dans le temps des Épidémies font privés de tout fecours.

Telles font les vues que je me fuis propofé en écrivant fur cette matiere : je laiffe au Public le foin de juger fi j'ai rempli ma tâche.

J'ajouterai , en finiffant , que plus occupé de ce que j'avois à dire , que de la maniere de l'écrire ,

j'ai laissé courir ma plume sans m'attacher aux agrémens du style, que je ne crois pas fort essentiels dans un Ouvrage dont le seul but est d'instruire.



Approbation de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine ayant entendu la lecture du rapport fait par MM. GEOFROY, COQUERAU & HALLÉ, sur un Mémoire de M. DEPEYRE, Docteur en Médecine à Toulouſe, intitulé : *Essai sur la nature, les causes & le traitement de la Maladie Épidémique-Miliaire qui a régné dans le Languedoc en 1781 & 1782*, a pensé que cet Ouvrage étoit digne de son approbation, & d'être imprimé sous son privilège. En foi de quoi j'ai signé le présent. A Paris le 10 Mai 1785, VIQ-DAZIR, Secrétaire perpétuel.





ESSAI

SURLA NATURE,

LES CAUSES ET LE TRAITEMENT

DE LA MALADIE

ÉPIDÉMIQUE-MILIAIRE,

QUI a regné dans le Languedoc en 1781 & 1782.



ARTICLE I^{er}.

Histoire de l'invasion de la Maladie.

VERS la fin du mois de Septembre 1781, il parut à Castelnaudary, Ville de France dans le haut Languedoc, une Fievre-Miliaire, à laquelle on donna le nom de Suette.

Cette Maladie encore dans son berceau, fit peu de progrès; mais prenant tous les jours des nouveaux accroissemens, & de nouvelles forces, elle

A

se répandit plus généralement , & présenta un caractère assez dangereux pour donner l'alarme à toute la Ville. Elle y séjourna ainsi jusqu'au mois de Mars 1782 ; de sorte que dans l'espace de six mois, on compta , sur sept ou huit mille Habitans , environ quatorze cents Malades , dont soixante-sept ou soixante-huit , furent les victimes.

A cette époque , en s'écartant sensiblement de son foyer , elle se propagea avec assez de rapidité dans les lieux voisins ; tendant principalement du côté du couchant , où elle fit plus ou moins de ravages , traînant toujours à sa suite l'épouvante & la terreur.

Enfin elle arriva à Toulouse , Ville Capitale du Languedoc , le 10 du mois de Mai 1782. Son invasion fut si violente , qu'elle enleva dans très-peu de temps , environ quatre cents Malades , sur six mille Citoyens qui en furent saisis les premiers huit jours.

Ce début , aussi meurtrier que rapide , jeta l'alarme & la frayeur dans toute la Ville : la plupart des Habitans furent se réfugier dans leurs Campagnes ; les rues furent presque désertes ; les Classes fermées , & la consternation générale. Après ces dix ou douze jours des plus orageux , cette Maladie fit moins des progrès , sa violence diminua sensiblement , le nombre des Morts fut moins considérable ; & par une suite nécessaire , les alarmes furent moins vives : elles cessèrent même bientôt après par la publicité d'un traitement tout opposé à celui qui avoit été pratiqué précédemment : traitement qui fut remis , par quelques Médecins , aux

Magistrats, qui le firent imprimer & répandre avec précipitation, non-seulement dans la Ville, mais encore dans tous les Lieux circonvoisins; & c'est principalement à cette vigilance, & à cette promptitude avec laquelle nos Officiers Municipaux distribuerent ce traitement, qu'on doit la conservation d'un très-grand nombre d'Individus, & dans la Ville & dans les Dioceses voisins.

Cette Maladie, quoique très-rare dans nos Cantons, a été observée dans plusieurs endroits du Royaume. En dernier lieu en 1752 à *Sermaise*, Élection de *Dourdan*, par Monsieur Meyferay (1), Médecin ordinaire du Roi. Monsieur Boyer (2), également Médecin du Roi, rapporte qu'il fut mandé par ordre de Sa Majesté, en 1750, à *Beauvais*, pour y traiter la même Maladie: il prétend, qu'elle étoit du même genre que celle qui régna en 1747 dans les Villes de *Beaumont sur Oise*, *Chambli* & nombre d'autres circonvoisines, mais qu'elle étoit moins dangereuse: personne ne rappelle l'avoir vue paroître à Toulouse; on m'a assuré cependant qu'elle étoit presque *Endémique* dans certaines Villes de la Picardie.

Quoique cette espece de Fievre-Miliaire n'ait commencé à se manifester à Toulouse que le 10 Mai 1782, & qu'elle n'ait duré, dans toute sa force, que dix ou douze jours; cependant les bons Praticiens ne peuvent point se dissimuler aujour-

(1) Méthode aisée & peu coûteuse, de traiter avec succès plusieurs maladies épidémiques.

(2) Méthode pour le traitement de la maladie appelée *Suette*.

d'hui , qu'elle n'y existât trois ou quatre mois avant cette époque , & qu'elle n'ait continué long-temps après , même jusqu'en 1783 , d'une manière à la vérité moins sensible. J'en ai fait moi-même la triste expérience , en traitant , dans le mois d'Avril 1782 , un Prêtre de l'Hôpital général , qui étoit attaqué de cette Maladie , & qui mourut le cinquième jour de l'invasion.

ARTICLE II.

Nature de la Maladie.

CETTE Maladie est exactement une Fievre-Miliaire épidémique , qui ayant quelque rapport avec la *Suette* ou *Morbus-Anglicus* , a été regardée , dans le commencement , comme une maladie qui devoit être traitée de la même manière ; cependant elle en diffère essentiellement , 1^o. En ce que dans la *Suette* , qui est une maladie endémique aux Anglais : on n'observe point ni *Bubon* , ni *Charbon* , ni *Exanthème* d'aucune espèce , comme le remarque Sennert , qui décrit très-bien cette maladie en ces termes (1) : *Morbo hoc correpti , statim sine Bubone , Carbunculo , Exanthematibus , langore dissolvebantur , & animo deficiebant cum summo virium languore , inquietudine , cardialgiâ , capitis dolore , pulsu crebro , celeri , inæquali , cordisque palpitatione maximâ ; sudore vero di-*

(1) De Febril. lib. 4 , cap. 15.

fluebant perpetuo & copioso, qui non finiebatur antequam morbus solveretur, quod intra 24 horas contingebat; nam qui sudorem non pollicebant, neque cardiacis utebantur, & qui impatientius calorem ferebant, auramque frigidam captabant, ii omnes subito intra 24 horas moriebantur; postea ubi morbi hujus ratio innotuit ut ægri sudorem elicerent, ac cardiacis se munirent pauciores moriebantur.

2°. En ce que le traitement qui convient à la Suette, est meurtrier dans la Fievre Miliare dont nous parlons: en effet, dans celle-ci les remedes les plus efficaces sont les rafraichissans & l'exposition au grand air; dans l'autre au contraire, les remedes échauffans & la privation de l'air extérieur, sont les seuls que plusieurs expériences ont démontré être les plus convenables, au rapport de Polidore-Virgile: *Post ægrotantium plurima experimenta, dit-il, & observationes à juvantibus & ledentibus factas, ita usu venit, ut remedium unicuique potissimum inventum sit, quod hujusmodi est; si quis inter diu sudore corripiebatur, cum vestitu protinus cubatum eat, si nocte & in lecto, tum quiescat, nec se à loco moveat, usque ad 24 horas exactis, interim ita se stragulis oneret, quo non promoveatur sudor, sed suâ sponte molliter stillet, cibi nihil capiat, si tam diu famem tolerare possit, neque plus potionis consuetæ ac calefactæ hauriat, quam modice satis sit ad sitim extinguendam: inter hanc curationem in primis caveat, ne manum, aut pedem suum, refrigerandi recreandique causâ, extra stragula proferat quod facere, lætate est.*

Tel est exactement le traitement qui a été mis en pratique , lorsque cette fièvre a commencé de paroître à Toulouse. Chez tous les malades les chambres ont été exactement fermées , les rideaux *des lits tirés de façon* qu'aucun air n'y pût pénétrer ; les remèdes échauffans administrés à forte dose : on avoit plusieurs personnes pour veiller avec soin , que les malades n'ôtassent les couvertures qu'on avoit multipliées sur eux ; ou l'on prenoit la précaution barbare de les attacher dans leurs lits , pour qu'ils ne pussent point se remuer. On ne les changeoit jamais ni de chemise , ni de draps ; par conséquent constamment baignés dans une sueur d'autant plus fœtide qu'il étoit impossible à l'air extérieur d'y pénétrer : traitement tout-à-fait contraire à celui des maladies éruptives , dans lequel le renouvellement de l'air est d'une nécessité indispensable , tant pour favoriser l'éruption , que pour empêcher la rétropulsion , en donnant du jeu au tissu cellulaire. Enfin , on leur interdisoit toute nourriture ; aussi quelques-uns mouroient - ils de faim ; mais le plus grand nombre étoient plutôt suffoqués par les précautions meurtrieres qu'on prenoit , que par la violence de la maladie.

Tout ce que nous venons de dire me paroît prouver d'une manière démonstrative , que la Fièvre-Miliaire qui a regné dans le Languedoc , est d'une nature toute différente de la Suette ; & que c'est très-mal-à-propos & au grand préjudice de l'humanité qu'on lui a donné ce nom , qui en a imposé au plus grand nombre des Médecins , qui ont regardé comme critique la sueur qui , dans cette maladie , n'étoit que symptomatique.

Pour éviter à l'avenir une erreur aussi préjudiciable, nous donnons à cette maladie le nom de *Fievre-Miliaire-Sudatoire*, qui est le seul qui puisse lui convenir. On doit la regarder comme épidémique, puisqu'elle attaque dans le même temps un nombre considérable de Citoyens, qu'elle se propage avec facilité, & que son invasion est des plus rapides; mais elle n'est point contagieuse, telles que sont la Vérole, la Rage, &c. parce qu'elle ne se communique pas d'un Individu à l'autre par le contact.

Quoique cette maladie soit de sa nature bénigne & courte, devant se terminer le quatrième ou le cinquième jour (1); cependant plusieurs circonstances peuvent la rendre de longue durée, grave, même meurtrière en peu de temps: les principales sont, 1°. L'état de l'atmosphère: 2°. Une diatèze de sang inflammatoire: 3°. La tension des solides: 4°. Certaines affections de l'ame, sur-tout la crainte & la frayeur: 5°. L'âge, le sexe & le tempérament des sujets: 6°. Un traitement mal entendu, le plus souvent rendu tel par les préjugés qui y donnent lieu: 7°. La complication avec

(1) Dès qu'on eut changé le traitement, c'est-à-dire, que dès qu'au régime échauffant on eut substitué une diète rafraîchissante & humectante; qu'on eut fait respirer le grand air aux malades, qu'on les eut même fait sortir de leur lit; ces mêmes malades, dont la plupart avoient été administrés, & dont la maladie se moroit d'une nature très-grave, éprouverent un changement en mieux si marqué, que de suite ils se crurent guéris comme par enchantement.

d'autres maladies : circonstances qui concourant plus ou moins à aggraver cette maladie , ont déterminé les Médecins qui l'ont considérée sous tous ces différens rapports , à la diviser en bénigne & maligne , simple ou compliquée.

Nous observerons encore , que cette Maladie a une affinité & une analogie bien sensible avec les maladies inflammatoires cutanées , telles que la Petite-Vérole , la Rougeole & l'Érèsiopelle. Il est encore assez difficile de la distinguer , dans certains cas , de la Fievre Remittente , avec laquelle elle a un rapport très-marqué ; car dans l'une & l'autre maladie , on découvre très-souvent les mêmes symptômes , avec cette différence cependant , que dans la Fievre-Miliaire la sueur est toujours moins tardive , plus abondante , plus fœtide , & n'est point critique comme dans la Remittente , chez laquelle les éruptions sont également très-familieres , même de plusieurs especes ; & quoique celle-ci n'ait pas le caractère épidémique si marqué que la Miliaire , on peut assurer cependant , que dans nos Cantons elle regne quelquefois avec tant de force , principalement dans l'Automne , qu'on peut la regarder sans erreur sensible , comme étant de ce caractère (1).

(1) En 1779 elle regna dans l'Automne avec tant de violence à l'Isle-Jourdain , Élection d'Auch , dans le Bas-Armagnac , que les deux tiers des Habitans en furent attaqués dans le même temps.



ARTICLE III.

Signes de la Maladie.

DE tous les signes qu'on observe dans cette maladie, nous croyons devoir distinguer avec soin ceux qu'on remarque constamment dans tous ses périodes, & qu'on nomme dans les Écoles *Pathognomoniques*, d'avec ceux qui n'accompagnent pas toujours cette maladie, & qui semblent dépendre plutôt du plus ou moins d'intensité des causes de la maladie, de l'âge, du sexe, du tempérament, du régime, & d'une infinité d'autres circonstances que nous avons déjà fait observer.

Ces signes se réduisent à la Fievre, ou tout au moins à un mouvement fébrile, auquel succede une sueur plus ou moins abondante, plus ou moins gluante, & plus ou moins fétide; à un gonflement sensible à la peau, avec un picotement incommode, suivi d'une éruption exanthématique quelconque: tels sont les signes caractéristiques de cette maladie, soit qu'elle soit bénigne, simple ou compliquée.

A raison de son intensité, nous la réduisons à quatre especes, qu'il est d'autant plus essentiel d'observer, que dans les deux premières, la cure doit être livrée à la nature, & n'exige tout au plus qu'un régime convenable; qu'au contraire dans les deux dernières, le Médecin doit administrer des secours très-variés & très-prompts pour prévenir la mort

des Malades , qui arrive ordinairement dans trente-fix ou quarante heures , quelquefois dans vingt-quatre ; d'autre fois dans douze , ce qui est rare.

symptomes
de la pre-
miere ef-
pece.

Les signes de la premiere espece sont une légère pesanteur de tête , un pouls un peu fréquent , sans Fievre bien marquée ; une augmentation de rougeur au visage avec chaleur ; une moiteur à la peau bien sensible ; un léger picotement dans les chairs ; enfin une éruption qui ressemble le plus souvent à des piquures de puce , qui commence à paroître vers la fin du troisième jour , ou au commencement du quatrième , sur le devant de la poitrine avec une légère rudesse à la peau : la plupart des sujets qui ont été attaqués de cette espece , ont supporté cette maladie sans s'être alités , sans avoir fait des remèdes , & quelquefois sans s'être aperçus d'aucune éruption sensible.

symptomes
de la secon-
de espece.

Ceux de la seconde espece sont un léger frisson dans toutes les parties du corps , ou tout au moins le long de l'épine , qui saisit ordinairement après deux ou trois heures de bon sommeil (*). La Fievre se manifeste bientôt après d'une maniere sensible , sans être bien forte , le pouls devient plein ; le malade se plaint d'une légère douleur de tête , avec pesanteur ; les reins sont aussi douloureux ; la rougeur du visage est plus considérable que dans la premiere espece ; la chaleur dans tout le corps est sensiblement augmentée ; le malade ressent un

(*) De cent & quelques malades que j'ai été à même de traiter , presque tous ont été attaqués de cette maladie dans la nuit , après deux ou trois heures de bon sommeil , précédé d'une santé parfaite , dumoins en apparence.

léger serrement de poitrine & un peu de soif : à tous ces signes , qui se présentent presque tous à la fois , dès les premières heures de l'invasion , succède un picotement incommode dans les chairs , avec un gonflement à la peau , qui fait qu'il ferre ses mains avec gêne : une ou deux heures après paroît une sueur qui dans peu de temps devient abondante , & dont l'odeur , au commencement , tire vers l'aigre , & dans la suite devient fœtide ; les urines sont un peu ardentes & le ventre est ferré : tous ces symptômes se soutiennent jusqu'au soir ; à cette époque ils diminuent sensiblement ; mais bientôt après le pouls devient ferré , les frissons reparoissent , la fièvre reprend sa force , de même que tous les autres signes dont nous venons de parler : la maladie suit à peu près le même train pendant trois jours ; & c'est ordinairement vers la fin du troisième , ou au commencement du quatrième , que paroît une éruption miliaire , qu'on remarque d'abord au col & sur le devant de la poitrine , & bientôt après sur toute la surface de la peau : j'ai dit ordinairement , parce que cette éruption se présente quelquefois le second jour , même le premier , quoique plus rarement. Elle est le plus souvent rouge comme dans la première espèce ; mais quelquefois elle ressemble à des petits grains de millet sans rougeur , avec une âpreté sensible à la peau , connue sous le nom de Chair-de-poule ; après que l'éruption est faite tous les accidens diminuent peu à peu , & cessent ordinairement dans l'espace de vingt-quatre heures : l'Épiderme commence ensuite à se détacher , &

& tombe à petits lambeaux plus ou moins considérables, de façon que sous peu de jours le malade quitte toute la sur-peau.

Symptomes de la troisième espece. Celle-ci, qui fait ordinairement dans la nuit, de même que la précédente, s'annonce par un frisson, ou un frissonnement considérable, auquel succede une fièvre violente. Le pouls est ordinairement plein, dur & fréquent : le malade sent un battement considérable aux Arteres temporales & & mezentériques ; le visage est rouge, enflammé, les yeux sont étincelans, rouges, larmoyans, supportant difficilement la lumière, comme dans la Petite-Vérole & la Rougeole ; la chaleur du corps est très-vive, souvent au point qu'il n'est pas possible de supporter un certain temps le doigt sur son pouls ; sa respiration est considérablement gênée, avec une toux sèche, plus ou moins fréquente ; il ressent des cardialgies violentes ; il a des fréquentes envies de vomir, qui sont suivies quelquefois d'un vomissement bilieux ; il souffre des élancemens fréquens à la tête, & plusieurs suffocations dans la journée ; il est vivement pressé par la soif, quoique la langue soit ordinairement belle & assez humectée ; il ressent un prurit, un picotement, & un gonflement considérable à la peau ; dès le premier jour il est baigné dans des sueurs abondantes & fœrides, qui diminuent vers le soir, de même que la fièvre & les autres symptômes, mais pour reparoître deux ou trois heures après avec plus de force : les urines sont rouges & claires, semblables à peu-près à celles des fébricitans : quelquefois le malade ressent des vives douleurs,

tantôt à la gorge , tantôt au bas-ventre , avec des difficultés d'uriner considérables ; l'éruption n'est point aussi tardive dans cette espece que dans la précédente , mais elle est le plus souvent de la même qualité : on peut la voir au commencement du troisieme , ou à la fin du second jour ; lorsqu'elle paroît dès le premier , ce qui est plus rare , les urines sont plus abondantes , plus claires , & annoncent un délire qui se manifeste dès le second jour ; quelques heures avant que le délire se déclare , le visage , de rouge & enflammé qu'il étoit , devient , dans cinq ou six heures de temps , d'un rouge foncé ou violet , semblable à peu-près à celui d'un homme qui vient d'être étranglé (1). Vers le quatrieme jour , il paroît quelquefois une seconde éruption blanchâtre , raboteuse , qui ressemble assez au pourpre blanc des femmes en couche , & que les Auteurs appellent Millet blanc ; enfin , sur la fin du sixieme , ou au commencement du septieme il paroît , mais plus rarement ; une dernière éruption , à laquelle les Praticiens ont donné le nom de Millet mixte : ces derniers boutons ont leur base rouge , & leur sommet rempli d'une liqueur blanche & transparente. J'ai vu , une fois seulement , chez une femme au quartier de force , à la place de tous ces boutons , des bandes éréfi-

(1) C'est précisément ce symptome qui me déterminâ à faire saigner du pied , les premières huit femmes qui furent atteintes de cette maladie au quartier de force de l'Hôpital général : à la visite du matin leurs visages étoient enflammés & d'un rouge brillant ; à la visite du soir , je les trouvai d'un rouge extrêmement foncé , quasi violet.

pellateuses , qui ressembloient exactement à des rubans couleur de rose , appliqués sur la peau. Cette maladie se termine , comme dans l'espece précédente , par la chute de la surpeau. C'est ainsi que cette espece parcourt ses périodes , à moins que le malade ne succombe dans le délire & dans les convulsions , si on n'y apporte un prompt secours : ce qui arrive dans l'espace de trente-six heures , & quelquefois même plutôt.

Symptomes
de la qua-
trieme es-
pece.

Dans la quatrième espece , on peut remarquer plusieurs accidens qu'on rencontre dans la précédente ; mais ce qui la caractérise d'une manière particulière , c'est que dans celle-ci , 1°. La fièvre , quoique très-forte , ne se manifeste pas aussi sensiblement que dans l'autre ; le pouls est tel à peu près qu'on le remarque dans ces fièvres malignes , dans lesquelles le pouls ne paroît pas s'écarter beaucoup de l'état naturel : 2°. La prostration des forces est considérable ; le pouls est petit , serré ; la chaleur n'est pas aussi vive que dans l'espece précédente : 3°. le visage , de rouge qu'il étoit les premières heures de l'invasion , pâlit bientôt après & reste dans cet état : 4°. Le malade tient presque toujours les yeux fermés , & ne répond aux questions qu'on lui fait que par monosyllabes : 5°. Dès la fin du premier jour il est assoupi , il tombe bientôt après dans un état léthargique , & meurt apoplectique vers la fin du troisième jour , quelquefois même devance-t-il ce terme.

Tels sont les symptômes que j'ai eu occasion de remarquer dans les différentes maladies que j'ai traitées : signes que j'ai recueilli avec soin , & que

j'ai eu l'attention de ranger selon l'ordre qu'ils se font présentés dans les différentes especes que je viens de décrire.

ARTICLE IV.*Causes de la Maladie.*

EN traitant des causes de cette maladie, nous commencerons par la cause prochaine, que nous croyons être une bile exaltée, qui, passant dans le sang, l'échauffe, en dilate les parties, & y occasionne une fermentation & une rarefaction considérables, propres à produire le premier effet sensible chez ceux qui sont attaqués de cette maladie. Cette rarefaction du sang provoque une sueur abondante, second effet de la maladie: la sueur continuée & soutenue excite l'éruption miliaire: troisieme effet, qui se termine par la chute de l'Épiderme, qui en est le quatrieme & dernier effet.

Plusieurs raisons nous ont déterminé à admettre cette cause, 1°. Parce que cette maladie paroît plus fréquemment dans le Printemps & dans l'Automne, temps auquel les maladies bilieuses regnent plus généralement: 2°. Par l'analogie que la Miliaire a avec la Fievre ardente & la remittente, dans lesquelles, comme tout le monde fait, la bile joue le rôle principal: 3°. Par les déjections que les malades rendent, qui ont un caractère de bile bien marqué: 4°. En ce que les Acides qui combattent

puiffamment la bile font d'un grand fecours dans cette maladie.

Il ne nous feroit pas difficile d'ajouter encore plusieurs raifons , qui viennent à l'appui de notre fentiment , & que nous paffons cependant fous filence , foit parce qu'elles fe préfentent facilement à l'efprit , foit parce que nous fommes perfuadés que celles que nous venons de donner font plus que fuffifantes pour en établir la certitude.

Parmi les caufes éloignées de cette maladie , nous regardons les différentes variations de l'Atmofphere comme la premiere : pour s'en convaincre , il n'y a qu'à confidérer quel a été fon état en 1781 & en 1782.

L'air que nous avons respiré dans l'Automne 1781 a été conftamment chaud & fec ; les pluies ont été très-rares , & le vent du Sud a été le plus conftant : l'Hiver qui lui a fuccédé a été humide & chaud ; il y a eu beaucoup de brouillards ; le Sud a regné plus fréquemment que les autres vents ; & c'eft feulement vers la fin de l'Hiver 1782 , & au commencement du Printemps de la même année que le froid s'eft fait fentir d'une maniere vive ; car pendant quelques jours le Thermomètre s'eft prefque toujours foutenu à la glace pilée ; après lesquels nous avons eu de chaleurs incommodés , qui l'ont fait monter jufqu'au vingt - unieme degré : à ces chaleurs ont fuccédé de nouveaux froids , & ainfi alternativement jufqu'à l'entrée de l'Été : pendant tout ce temps le vents du Sud & Nord-Oueft ont foufflé avec force , fe fuccédant conftamment l'un à l'autre ; de forte que pendant deux mois ou environ ,

environ , nous avons éprouvé de grands & de prompts changemens de chaud en froid , & de froid en chaud , de sec en humide , & d'humide en sec : il y a eu sur la fin de ces deux mois quelques orages , qui n'ont pas peu contribué à entretenir ces changemens.

Or telle a toujours été la constitution de l'air , qu'on a constamment observée dans presque toutes les Épidémies. Cette constitution n'a pas échappé au Pere de la Médecine (1). On la trouve encore décrite dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences , années 1746, 47 & 48. Il n'est pas donc surprenant qu'une semblable constitution ait favorisé , même déterminé , par le moyen de l'insensible transpiration interceptée , l'exaltation & la raréfaction de la Bile , sur-tout si l'on fait attention que par de petits pores innombrables (2) , les cinq huitiemes des alimens que nous prenons , passent par la transpiration insensible (3) ; aussi remarque-t-on constamment que cette seule cause produit plusieurs maladies , telles que rhumes , maux de gorge , fluxions de poitrine , pleurésies , &c.

Les autres causes éloignées , qui concourent avec la précédente à mettre en jeu la cause prochaine , sont , comme nous l'avons dit plus haut ,

(1) Hyp. Epid. 2.

(2) Lovenoeck en compte 125000 dans l'espace qu'occupe un grain de sable ordinaire.

(3) Sanctorius dans sa Médecine-Statique. Keil est du même avis.

le tempérament (1), l'âge (2), le sexe, la maniere de vivre de différens individus, mais sur-tout les fortes passions de l'ame (*animi pathemata*). Nous ne dirons qu'un mot sur chacune de ces causes, parce qu'il est très-aisé de voir comment elles peuvent déterminer & aider l'action de l'air dans les Epidémies regnantes. En effet, on conçoit facilement pourquoi dans un tempérament pléthorique, sanguin ou bilieux, dans lesquels on remarque une disposition prochaine à l'inflammation, la maladie sera plus grave, toutes les choses d'ailleurs égales, que dans un tempérament lâche, mou, pituiteux, en un mot dans un sujet qui aura une constitution toute différente ou toute opposée; les vaisseaux dans celui-ci trop foibles, n'agissent point suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent, par conséquent dans ces sortes de sujets, le sang ne circule pas avec assez de force pour entretenir la

(1) Les hommes dans leur constitution intérieure, sont aussi différens que du visage, quoiqu'ils aient tous les mêmes parties.

(2) Quoique les idées qu'on s'est formées des âges de l'homme, aient été tirées, généralement parlant, de sa durée déterminée par tel nombre d'années, il ne s'enfuit pas qu'on n'observe souvent, tel âge dévancer ou retarder l'époque ordinaire. Une prompte vieillesse nous accable à soixante, qui ne se fait pas encore sentir à quatre-vingt à l'homme robuste: on ne voit point en effet parmi eux cette foule d'hommes singuliers, que nous observons parmi nous, qui par une vie dont le seul récit fait horreur, ont eu le secret de rapprocher la vieillesse de l'adolescence, qui pâles & tremblans, sans activité & sans force, courent à pas précipités à la mort. Il est peu de personnes qui n'aient vu de ces malheureux, qui, à quelque chose près, réunissoient à trente ans tous les symptômes de la vieillesse; & que l'on auroit en effet pris pour des vieillards, si leur habillement & leurs manières n'eussent pas indiqué leur âge.

chaleur vitale, ni pour atténuer les souchres & les huiles; sans compter que les globules rouges du sang, qu'on peut regarder en partie comme le principe de la vie & de la chaleur, n'acquierent, ni la consistance, ni la rotondité nécessaire, d'où naissent des concrétions irrégulières, une viscosité dans la sérosité & dans la lymphe, l'épuisement des esprits animaux, & la diminution des sécrétions, & à leur suite l'épanchement de Bile, l'Hydropisie, &c. (1).

On peut appliquer le même raisonnement à l'âge & au sexe du Malade. Il est encore facile de voir pourquoi un sujet qui est dans l'habitude de se gorger d'alimens succulens, propres à former beaucoup de Chole, & en qui les humeurs pèchent nécessairement par la quantité, & souvent par la qualité, sur-tout s'il mène une vie sédentaire, aura la maladie beaucoup plus grave que celui qui sera sobre, qui ne se nourrira que suffisamment d'alimens légers & de facile digestion, qui ne fourniront qu'un Chole & des humeurs dont les qualités seront douces & balsamiques.

L'expérience journalière nous apprend, qu'à raison de l'union qui regne entre l'ame & le corps, les passions vives occasionnent des dérangemens considérables dans l'économie animale: une de celles qui agit le plus puissamment & le plus promptement, est la frayeur, qui comme on a pu souvent l'observer, agit vivement sur le genre nerveux, trouble ou suspend la plupart des fonctions, &

(1) Voyez Huxham.

principalement celles de l'estomac; aussi tous les Praticiens nous font-ils observer qu'elle concourt d'une maniere bien sensible à accélérer l'apparition de la rage, & à occasionner le développement des Fievres Malignes dans les Villes qui ont supporté des longs sieges. *Lieutaud* assure que les deux tiers au moins de ceux qu'il a vus attaqués de la Fievre Maligne, étoient dans l'adversité, ou avoient eu des chagrins & des peines d'esprit (1).

Maintenant si nous prenons dans un ordre rétrogradé ce que nous venons de dire touchant les causes de cette Maladie, il sera facile de voir que l'air & les autres circonstances dont nous venons de parler, peuvent être regardées comme la cause prédisposante ou occasionnelle de cette Maladie, de même que la retention ou interruption de l'insensible transpiration, occasionnée par les différentes variations de l'air, & que l'exaltation de la Bile, excitée par toutes ces causes, en est la cause efficiente.

ARTICLE V.

Diagnostie de la Maladie.

³
IL n'est pas difficile sans doute de connoître cette maladie lorsqu'elle a fait des grands progrès en se propageant rapidement d'une Contrée à

(1) Précis de la Médecine-Pratique, Article de la Fievre Maligne.

l'autre, & qu'elle attaque un nombre considérable de Citoyens presque dans le même temps : le moins intelligent ne sauroit s'y tromper ; aussi nous n'insisterons pas sur les moyens de la connoître dans ce cas ; mais lorsque dans son origine, elle commence de saisir deux ou trois individus seulement dans le premier endroit qui en devient ensuite le foyer, ou qu'elle commence à se manifester dans les autres lieux d'une manière insensible, comme elle fit à Toulouse avant le 10 Mai 1782, il n'est pas aussi aisé de la reconnoître, parce qu'il est très-facile pour lors de la confondre avec les Maladies dont nous avons déjà parlé, avec lesquelles elle a des grands rapports ; on la distinguera cependant, en saisissant le vrai génie, & le caractère particulier qui lui sont propres, renfermés dans les moyens suivans.

Le premier moyen de la reconnoître, est qu'elle attaque brusquement après deux ou trois heures de bon sommeil, ceux qui la veille paroissent jouir de la santé la plus parfaite ; & s'il arrive quelquefois que les Malades aient ressenti quelque malaise ou quelque indisposition quelques jours avant l'invasion, on peut présumer avec fondement qu'elle sera compliquée avec quelqu'autre Maladie, comme Fievre putride, vermineuse, &c.

Le second moyen, est que la Fievre, la chaleur, la sueur & les autres symptomes, après un léger frisson, paroissent dès le premier jour, & se manifestent presque dans le même temps ; ce qu'on n'observe point dans les autres Maladies qui ont un rapport sensible avec celle-ci, dont les signes

ont des gradations beaucoup mieux marquées.

Le troisième moyen, est qu'elle attaque d'une manière remarquable les individus de l'un & l'autre sexe, depuis l'âge de douze ans ou environ, jusqu'à cinquante-cinq ou soixante ans, semblant mépriser l'enfance & respecter la vieillesse, à quelques exceptions près, qui ont été si rares, qu'on ne doit point s'y arrêter.

Le quatrième enfin, est que le picotement qui précède l'éruption, se soutient pendant & après qu'elle est faite, & quelquefois jusqu'à la chute de l'Épiderme, ce qui n'arrive point dans les autres maladies éruptives, dans lesquelles on voit cesser la grande démangeaison & le fort picotement, dès que l'éruption paroît, ou bientôt après son apparition. Ainsi, si à ces signes nous joignons les symptômes pathognomoniques, & ceux qui ont coutume d'accompagner cette maladie, il sera très-difficile de la méconnoître, soit dans son origine, soit qu'elle commence à se manifester dans d'autres lieux, soit enfin qu'elle soit compliquée avec d'autres maladies.

ARTICLE VI.

Pronostic de la Maladie.

CETTE Maladie étant de sa nature bénigne & courte, &, comme dit Sydeham, en parlant de la Fievre-Scarlatine, plutôt une Maladie de nom,

qu'une maladie réelle, il est manifeste qu'on peut dire en général, qu'elle n'a rien de sa nature qui doive effrayer, pourvu toutefois qu'on soit exact à ne point commettre aucun abus contre les fix choses qu'on appelle dans les Écoles, *non-naturelles*; mais comme plusieurs circonstances peuvent la faire dégénérer, & qu'elle se trouve quelquefois compliquée avec d'autres Maladies, qui peuvent la rendre très-grave, il est indispensable, pour ne point se tromper dans le pronostic, de considérer avec attention celui qui convient à chacune de ses différentes especes, avant de passer à l'examen des symptomes d'où nous tirerons les pronostics particuliers.

La premiere espece doit être regardée plutôt comme une indisposition, que comme une maladie, & dont la cure, livrée à la nature, s'opérera dans peu de jours sans le secours de l'Art.

La seconde espece ne présente rien d'alarmant; exige très-peu de remedes, & sa cure, comme nous le dirons lors du traitement, consiste principalement dans un régime bien entendu.

Dans la troisieme & quatrieme espece, le pronostic n'est pas aussi satisfaisant; & d'abord on doit s'attendre dans la troisieme espece à des symptomes gravés, & à un événement douteux, si le sujet qui est attaqué de cette Maladie est d'un tempérament bilieux ou sanguin, s'il est jeune, robuste & vigoureux; mais sur tout si, avec toutes ces dispositions, il est saisi de frayeur; car, on a constamment observé que, toutes choses d'ailleurs égales, la violence des symptomes étoit

presque toujours proportionnelle au degré de frayeur dont le malade étoit faisi.

Tout le monde fait que le nombre des symptomes d'une maladie, leur violence & leur durée, fournit au Médecin un champ vaste au pronostic; nous allons parcourir rapidement ceux de cette Maladie, en indiquant en même temps ce que nous devons craindre ou espérer relativement à cet objet.

Lorsque la fièvre est violente, que le pouls est dur & fréquent, que la chaleur est *mordante*, & que le battement des artères carotides est considérable, on peut annoncer que la Maladie sera grave. Si le visage est enflammé, les yeux rouges, étincelans, fixes, supportant difficilement la lumière, on doit s'attendre à un délire prochain, à moins qu'il ne survienne une hémorragie. J'ai remarqué assez souvent que l'hémorragie arrivoit plus fréquemment, lorsque les urines n'étoient point copieuses, & qu'elles étoient légèrement chargées, qu'au contraire le délire se manifestoit plus souvent lorsque les urines étoient claires & abondantes. Quand au délire succèdent les convulsions, le malade est presque sans ressource, & meurt souvent quatre ou cinq heures après. Lorsque le délire est manifeste, au point qu'on ait besoin du secours pour contenir le malade dans le lit, il y a moins de danger que quand le délire est sourd & obscur. Le mouvement fréquent des ailes du nez, la respiration laborieuse, & la difficulté d'avalier, doivent nous faire craindre un engorgement au poulmon ou au gosier; nous devons craindre aussi quelque

embarras aux viscères du bas-ventre, lorsque l'*abdomen* est douloureux, tendu, & qu'il y a strangurie. Le pouls concentré au commencement du redoublement, & tant que le frisson dure, n'est pas un signe dangereux; mais s'il se soutient tel dans la chaleur fébrile, ou pendant l'entier redoublement, il devient d'un très-mauvais présage: le convulsif ne l'est pas moins dans quelque état de la Maladie que ce soit, sur-tout lorsque les pulsations sont si fréquentes, qu'elles forment sous le doigt une espèce d'ondulation. Les sueurs qui arrivent toujours, comme l'on fait, au commencement de cette Maladie, ne sont point à craindre lorsqu'elles ne sont point abondantes, & qu'elles ne s'éloignent pas beaucoup de l'état naturel, ni par l'odeur, ni par la consistance; mais lorsqu'elles sont excessives, continuelles, fœtides, elles sont toujours dangereuses, & annoncent que la maladie sera grave; car pour lors *detrahunt de viribus non de morbo*. Le picotement qui n'est point incommodé, ou que le malade supporte avec assez de facilité, annonce que l'éruption ne sera point copieuse, & qu'elle sera de bonne qualité; le contraire ordinairement arrive, lorsqu'il est accompagné d'un prurit si violent, que le malade s'ensanglanteroit volontiers, si la raison ne venoit à son secours. L'éruption rouge (millet rouge de sauvage) quoique considérable, n'annonce rien de mauvais, si elle paroît vers la fin du troisième jour, ou au commencement du quatrième; mais si elle est d'un rouge foncé, qu'elle se soutienne long-temps sous l'épiderme, qu'elle se montre dès

le second jour ou vers la fin du premier, elle est de très-mauvais augure : la seconde éruption (le millet blanc ou pourpre blanc) soit qu'elle succède à la rouge ou non, soit qu'elle paroisse plutôt ou plus tard, n'est pas sans danger : enfin, la troisième éruption (le millet mixte) qui succède quelquefois aux deux précédentes, est toujours de mauvais augure dans quelque temps qu'elle arrive, le plus souvent elle est accompagnée des symptomes les plus graves, & si elle ne conduit point le malade au tombeau, la convalescence est toujours longue & pénible.

Le pronostic précédent appartient également à celui de la quatrième espèce ; mais on doit remarquer de plus dans celle-ci, que lorsque la face ne se soutient pas rouge & allumée, qu'elle pâlit au contraire sensiblement quelques heures après l'invasion, la Maladie fera grave ; lorsque l'on trouve le malade constamment couché sur le dos tenant presque toujours les yeux fermés, ne les ouvrant qu'à force de sollicitations, & les refermant de suite pour se livrer à un sommeil apparent, & qu'interrogé sur son état, il répond brusquement qu'il n'est point malade, & retombe de suite dans son premier état d'assoupissement, on doit s'attendre qu'il tombera bientôt dans un sommeil léthargique, & de celui-ci dans l'Apoplexie, qui se terminera bientôt après, par la mort. Si le pouls frappe avec lenteur, & ne répond point à la violence des symptomes, s'il est intermittent, concentré, en un mot, tel qu'on le remarque à peu-près dans certaines Fievres-Malignes, on doit s'attendre à

une Maladie des plus graves. Enfin , si en appliquant le doigt sur le pouls , on sent des treffaillemens dans les tendons , *subsuttus tendinum* , & une sueur brûlante à la peau ; si on apperçoit d'ailleurs dans les muscles des joues , dans les levres , ou dans quelqu'autre partie du visage , des fréquens mouvemens convulsifs , on doit craindre avec fondement que le malade ne périsse bientôt.

Tel est le résultat des observations relatives au pronostic que j'ai eu occasion de faire auprès des malades qui ont été confiés à mes soins pendant le regne de cette Épidémie : j'aurois pu , sans doute , étendre beaucoup plus cette matiere , si je ne m'étois imposé la loi de ne donner que le résultat de ce que j'ai observé.

ARTICLE VII.

De l'ouverture des Cadavres.

PERSONNE n'ignore que c'est principalement par l'ouverture des cadavres qu'on a acquis des connoissances positives sur le siege , & sur les causes des Maladies , & que ce n'est qu'à la faveur de ce pénible travail , qu'on est parvenu à des traitemens plus méthodiques & plus heureux ; c'est pourquoi nous aurions désiré que ceux qui ont été à portée de pouvoir pratiquer cette méthode , eussent pu s'en occuper plus sérieusement ; mais il n'a été guere possible pendant ce temps , où tous

les praticiens ont été occupés à la guérison des malades, de pouvoir employer un temps suffisant à l'ouverture des cadavres : d'ailleurs, les sujets attaqués de cette Maladie se corrompant bientôt après la mort, on a eu beaucoup de peine, vu le danger qu'on couroit, à se déterminer à faire des dissections, ce qui fait que les examens qu'on a dû faire nécessairement avec beaucoup de répugnance & de précipitation, n'ont pu être que très-superficiels. Je ne connois que trois sujets (1) qui aient eu assez de fermeté & de courage, pour vaincre tous les obstacles & tous les dangers, en examinant scrupuleusement dans les cadavres, les désordres occasionnés par cette Maladie : nous sommes donc restreints de rapporter sur cette matière, les observations qu'on nous a dit avoir été faites avec le plus d'exactitude.

Première Observation.

Tous ceux que j'ai été obligé de faire saigner, m'ont donné un sang d'un rouge beaucoup plus clair, & plus vermeil qu'il ne l'est ordinairement, presque toujours écumeux, tirant vers la couleur de rose ; il étoit brûlant en sortant, jaillissant avec force, & tendant à une dissolution prochaine (2).

(1) MM. Bosc, Carles & Ducassé.

(2) Quoique cette première observation ne soit pas une suite de l'ouverture des Cadavres, nous avons jugé à propos de la placer ici, pour ne point déranger l'ordre des observations, & pour ne pas être obligés de nous répéter dans un autre endroit.

Seconde Observation.

ON a trouvé presque toujours les vaisseaux de la dure mere & du cerveau gorgés de sang, ses ventricules quelquefois remplis d'une sérosité sanguinolente ; presque tous ceux-là sont morts dans les convulsions après un délire manifeste ; dans ceux qui sont morts apoplétiques, on a trouvé plus souvent les ventricules pleins d'une sérosité écumeuse, & le plexus choroïde gonflé & variqueux.

Troisième Observation.

ON a trouvé dans plusieurs les vaisseaux du poulmon gorgés de sang, & son tissu déchiré ; aussi a-t-on remarqué que la plupart des cadavres ont rendu une quantité de sang considérable par le nez & par la bouche : cette remarque est si générale, qu'elle n'échappa point à un fossoyeur qui avoit eu occasion d'envelopper plusieurs cadavres ; il m'assura que tous ceux qu'il avoit enveloppés rendoient, lorsqu'il les remuoit, une grande quantité de sang par le nez & par la bouche : bien des personnes ont également remarqué qu'il en étoit très-peu de ceux qu'on transportoit aux cimetières, qui n'en rendissent au point de former une trace sensible dans toute la route.

Quatrième Observation.

ON a trouvé quelquefois le cœur & les oreil-

lettres remplies d'un fang mouffeux & quali en dissolution. Dans les intestins , on a trouvé très-fréquemment une quantité considérable de vers; d'autrefois on les a trouvés boursofflés , mous fréquemment sphacelés ou percés. On a remarqué que le foie étoit ordinairement gonflé de même que les autres visceres du bas-vente , & on a trouvé quelquefois sur les uns & sur les autres des taches livides ou pourprées. Je passe sous silence plusieurs autres désordres qu'on prétend avoir trouvés , soit parce qu'ils n'ont point été aussi fréquens , soit parce que leur certitude ne nous a pas paru aussi authentique.



ARTICLE VIII.

Curation de la Maladie.

L'n'est pas possible de donner une méthode générale pour traiter avec exactitude cette Fievre-Miliaire : ces différentes especes , les nombreuses circonstances qui peuvent la rendre plus ou moins grave, les autres Maladies avec lesquelles elle peut être compliquée , la différence des âges , des sexes & des tempéramens ; tout cela exige des détails dans lesquels il faut nécessairement entrer , pour éviter les inconvéniens qui résulteroient inévitablement d'une pareille méthode.

Tout ce qu'on peut dire en général , est que dans tous les cas le premier devoir du Médecin est ,

1°. S'il est possible de remettre le calme dans l'esprit des malades , en les assurant que leur maladie n'est ni dangereuse , ni contagieuse : 2°. De détruire , autant qu'il est en son pouvoir , les préjugés que les assistans & les malades opposent au vrai traitement de cette maladie : le premier de ces préjugés est de laisser les malades trop couverts. Pour ne point couper , ou pour mieux favoriser la sueur qu'ils regardent comme critique ; ils les accablent , nous ne saurions trop le répéter , sous le poids de plusieurs couvertures , qu'ils accumulent les unes sur les autres jusqu'au point de les étouffer ; ils font fermer les rideaux des lits avec la plus grande exactitude , de même que les portes & fenêtres , de manière que la plus petite portion d'air extérieur ne puisse point pénétrer ; le plus souvent même font-ils allumer du feu dans les chambres ; de sorte que les malades restent ainsi dans leurs lits sans bouger , continuellement baignés d'une sueur fœtide , qui acquiert chaque jour par la chaleur & la privation de l'air extérieur de nouveaux accroissemens de fœtidité , & respirant perpétuellement un air si raréfié & si mal sain , qu'il seroit seul en état de leur procurer une maladie des plus graves ; il est même difficile de concevoir comment quelqu'un de ceux qui a été traité de même , a pu résister à une si forte épreuve : il est vrai que le nombre en a été très-petit. Le second préjugé est la répugnance insurmontable que presque tous les malades ont eu pour la saignée , qu'ils ont regardée comme meurtrière , parce qu'ils suivoient abondamment , & qu'ils étoient couverts

de boutons; on trouvoit la même répugnance chez tous les parens & les assistans des malades. Le troisième préjugé est l'usage des cordiaux. Ils se persuadoient qu'en augmentant les sueurs par ces remèdes échauffans, ils seroient plutôt guéris, en croyant par ce moyen déterminer plus facilement & plus promptement vers la superficie de la peau ces éruptions miliaires, qu'ils regardoient comme un venin, qu'il étoit à propos de pousser continuellement vers les parties extérieures du corps.

Tels sont les premiers devoirs du Médecin à l'égard de ses malades : devoirs si nécessaires & si essentiels à remplir, qu'on peut assurer hardiment, que si le Médecin est assez heureux pour bannir la frayeur, & assez persuasif pour détruire les préjugés dont nous venons de parler, on verra presque toujours que cette maladie parcourra tous ses périodes, le plus régulièrement possible & sans aucun danger, sur-tout si ces moyens sont suivis du traitement qui convient à chacune des espèces de cette maladie.

Curation de la première espèce.

CELLE-CI étant plutôt une simple indisposition, qu'une maladie réelle, comme nous l'avons dit lors du pronostic, nous nous dispenserons de donner aucun traitement, attendu qu'elle n'en exige aucun, & qu'il suffit d'observer un régime convenable, qui se réduit à une boisson délayante & rafraîchissante, à une nourriture de facile digestion, & à prendre quelques précautions, que les moins versés dans l'art de guérir ne sauroient ignorer.

Curation.

Curation de la seconde espece.

LA Curation qui convient à cette espece , consiste principalement à faire observer au malade une diete convenable , telle que nous la donnerons plus bas , & observer le traitement suivant.

Si la maladie faist le sujet pendant l'hiver , ou dans un temps froid , ce qui arrive rarement , il faut le laisser dans son lit , & lui laisser à peu près les mêmes couvertures qu'il a coutume d'avoir en fanté ; il faut exiger seulement qu'il tienne sa tête relevée sur l'oreiller plus que de coutume , & lui permettre de changer de situation dans son lit , même de chemise & de draps , toutes les fois que le cas l'exigera , pourvu toutefois que le linge qu'on lui donnera soit bien sec , suffisamment chaud & jamais brûlant.

Si la maladie l'attaque dans le printemps ou dans l'été , ce qui est plus ordinaire ; en un mot dans un temps chaud ou bien tempéré , il faut que pendant la nuit il ne soit pas plus couvert qu'à l'ordinaire ; que pendant le jour il quitte son lit pour s'asseoir ou s'allonger sur un sofa , canapé , ou chaise longue , & avoir soin de renouveler , matin & soir , l'air de sa chambre.

Toutes ces précautions prises , on mettra le malade à l'usage de la tisane délayante & rafraîchissante (n^o. 1), qui fera sa seule boisson pendant les premieres vingt-quatre heures ; après lesquelles on lui donnera un bouillon léger , qu'on répétera de six en six heures seulement , à moins

que le besoin de prendre plus souvent n'exigeât de le donner de cinq en cinq heures. Dès le premier jour on saignera le malade du bras, & on tirera environ huit onces de sang plus ou moins, selon que le sujet sera doué d'un tempérament plus ou moins sanguin, en un mot relativement à la pléthore & aux forces du malade; le lendemain matin on lui donnera le remède (n^o. 2): on donnera ce remède au malade verrée par verrée, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce que le vomissement arrive. Ce remède est indispensable, sur-tout si la langue est chargée, si l'on reconnoît la présence des vers, ou qu'il y ait des signes non équivoques de faburre dans l'estomac, tels que sont les rapports aigres, amers, nausées & fréquentes envies de vomir. Le lendemain on saignera de nouveau le malade, dans le cas seulement qu'il y ait une indication bien marquée de le ressaigner. Ces remèdes une fois pratiqués, on laissera parcourir à la maladie tous ses périodes, en ne donnant au malade que tisane & bouillon, aux heures réglées; & ce ne sera seulement que vers le déclin de la maladie qu'on donnera au malade le remède, (n^o. 3) & qu'on répétera une ou deux fois, relativement à l'indication qui s'en présentera. C'est avec ces seuls secours, aussi simples que peu nombreux, qu'on parviendra à guérir cette espèce. Nous ajouterons seulement, pour ceux qui ne sont point de l'Art, que dans le cas que le malade portât une Hernie, ou qu'il crachât du sang habituellement, ou que ce fût une femme enceinte, ou qu'il y eût quelque autre contr'indication pour le re-

mede (n^o. 2), il faudroit bien se garder de le donner ; il faudroit y suppléer, quoique imparfaitement, par le remede (n^o. 3) plus souvent répété de deux jours l'un.

Curation de la troisieme espece.

LA Curation qui convient à cette troisieme espece, doit toujours commencer par les mêmes précautions que doit prendre le Médecin (nous ne fâurons trop le répéter) d'empêcher que le malade ne soit pas trop couvert, d'établir un courant d'air dans sa chambre, de laisser ouvert le rideau du lit opposé au courant, & de faire tenir au malade la tête élevée dans son lit. Ces précautions une fois prises, & qu'on continuera pendant tout le temps du traitement, on prescrira la diete indiquée dans la seconde espece, & on donnera la même tisane (n^o. 1). Dès le premier jour on fâignera le malade au pied : fâignée qu'on répétera cinq ou six heures après, si le malade n'est point encore entré dans le délire ; dans le cas contraire on préférera la fâignée à la jugulaire, pour revenir trois ou quatre heures après à celle du pied, à moins qu'il n'y eût menace d'inflammation à la poitrine ou au gosier, dans lequel cas on préféreroit la fâignée du bras après la fâignée à la jugulaire ; car c'est principalement par les fâignées répétées, rapprochées & pratiquées au commencement de la maladie, qu'on réussit à prévenir tous les accidens qui arriveroient nécessairement si on négligeoit ce secours. Dans l'état de la maladie les

saignées ne produisent point le même effet. J'ai eu même occasion de remarquer que pratiquées dans ce période elles dispoisoient plutôt au délire qu'elles ne le prévenoient ; c'est pourquoi je préfère pour lors l'évacuation sanguine procurée par l'application des sangsues aux arteres temporales & à la préparate , qui a quelquefois produit des bons effets. L'émétique nous paroît être suspect dans cette espece , à moins qu'il n'y ait des signes évidens de faburre dans les premieres voies , dans ce cas seulement on peut le donner , mais toujours en lavage , au commencement de la maladie , & après avoir fait précéder , aumoins deux ou trois saignées ; car après les deux premiers jours ce remede n'est plus praticable ; parce que les efforts du vomissement , déterminant une plus grande quantité de sang à la tête , disposent plus promptement le malade au délire. Il est essentiel d'avertir qu'il ne faut pas admettre pour signes évidens de faburre ces nausées & ces envies de vomir , que les malades éprouvent souvent ; car ces signes proviennent plutôt (comme il arrive dans les autres maladies éruptives) de l'espasme des tuniques de l'estomac , que des mauvais fucs contenus dans ce viscere. Nous bannissons encore du traitement les sinapismes & les vésicatoires , qui dans cette espece ne peuvent convenir dans aucun temps de la maladie , parce que les malades étant toujours dans un feu ardent , & ayant leur sang extrêmement raréfié , il est évident que ces remedes , qui augmentent la chaleur du sang & sa raréfaction , ne peuvent qu'aggraver considérablement le mal : ce seroit certainement ,

comme l'on dit , *currenti calcar addere*. Il n'en est pas de même de la lotion des pieds dans l'eau chaude , l'usage des lavemens & des juleps rafraichissans : ces remedes , en relâchant les solides , en déterminant le sang vers les parties inférieures , & en tempérant la chaleur fébrile , font diminuer sensiblement les symptomes , & soulagent considérablement le malade. J'ai vu une Dame attaquée de cette maladie , qui se délivra d'un violent mal de tête , en appliquant à chaque plante des pieds une croûte de pain , qu'elle avoit fait tremper & bouillir dans du lait. Ainsi pendant l'augment & l'éstat de la maladie , le malade n'usera d'autres remedes que de la tisane (n^o. 1) , des fréquentes lortions des pieds dans l'eau chaude , de deux jours l'un le lavement (n^o. 5). Le jour qu'il ne prendra point le lavement il prendra le soir le julep (n^o. 4). Enfin , ce ne sera que dans le déclin de la maladie , c'est-à-dire , après que tous les symptomes auront presque disparu , que l'éruption sera presque seche , & que l'épiderme sera sur le point de se séparer , qu'on pourra pratiquer le purgatif (n^o. 3). Ce remede , répété deux ou trois fois , suffit pour assurer la convalescence.

Curation de la quatrieme espece.

LA Curation de la quatrieme espece differe de celle de la troisieme , 1^o. En ce que les saignées , qui sont le plus sûr & le plus prompt secours qu'on puisse employer dans celle-là , deviennent très-suspectes , même souvent très-nuisibles dans la

cure de celle-ci : on peut assurer en effet qu'il est très-peu des cas où la saignée y doit être répétée, & plusieurs où elle ne doit point être pratiquée; elle n'est admissible que lorsque le sujet est plétorique, & que la diatèze de son sang tend à l'inflammation, ce qui est très-rare dans l'espece dont nous parlons, dans laquelle on trouve le plus souvent les solides mous & flasques, un sang épais qui circule difficilement, & des humeurs engouées, propres à former des engorgemens dans tous les viscères, & principalement dans le cerveau. 2°. Elle en diffère en ce que l'émétique & les vésicatoires, qui sont des remèdes très-nuisibles dans la troisième espece, produisent dans celle-ci les meilleurs effets. Ainsi dans cette espece, dès le premier jour, le malade sera mis à la diète la plus sévère : sa boisson ordinaire sera la tisane (n°. 1), mais un peu plus acidulée par le moyen du vinaigre. On lui donnera, si l'assoupissement est léger, le remède; (n°. 2) mais si l'assoupissement est considérable, on préférera une once de vin émétique, parce que ce remède agit plus promptement que le tartre stibié; trois ou quatre heures après on servira le remède (n°. 6). Le lendemain matin on donnera le remède (n°. 3), auquel on ajoutera vingt grains poudre de Citro. Si après l'effet de tous ces remèdes le malade sort de son assoupissement, on le laissera reposer deux ou trois fois vingt-quatre heures, sans lui prescrire d'autre remède que sa tisane & son bouillon, qu'il ne répétera que chaque six heures : il faut même qu'il soit très-léger. Si au contraire, malgré ces remèdes, l'assoupisse-

ment persiste, ou qu'il augmente, il faut appliquer à chaque gras de jambe une grande emplâtre vésicatoire, bien saupoudré avec la poudre des Cantharides; trois ou quatre heures après on donnera le remède. (n^o. 6). Si malgré ces secours le malade restoit toujours dans l'état léthargique, il faudroit appliquer une grande emplâtre vésicatoire entre les deux épaules; lorsque par ces moyens on a eu le bonheur de rappeler le malade à lui, il faut le laisser reposer deux ou trois fois vingt-quatre heures, sans lui donner d'autres remèdes que ceux qui peuvent le tempérer, & tenir son ventre libre. Il est essentiel d'observer que dans cette espèce on ne doit point attendre la fin de la déclinaison de la maladie, pour placer les purgatifs, qui doivent être plus actifs que dans les autres espèces, toutes choses d'ailleurs égales: on les ordonne avec succès, dès que le sujet est sur la fin de l'état de la maladie; il est même des cas où il est nécessaire de ne point attendre cette époque. Enfin j'ai toujours eu soin dans cette espèce d'augmenter l'acide de la tisane, par le moyen du vinaigre, qui est, à mon avis, un des meilleurs anti-soporeux qu'on puisse employer.

Si quelqu'un étoit surpris de ce que je donne un traitement si simple & si peu chargé de remèdes, dans une maladie aussi grave, je réponds avec Lieutaud (1): »Que ceux qui ont donné un temps
»convenable à la lecture des bons Auteurs, savent
»très-bien qu'ils ont tous improuvé la multiplicité

[1] Précis de la Médecine, p. 18.

»des remedes , & que plusieurs même ont avancé
»qu'on pourroit guérir avec moins de danger toutes
»les maladies aiguës , par la seule boisson & la
»diète : ils savent encore qu'*Hypocrate* ne traitoit
»ses malades que par le régime ; qu'*Ethmuler*
»laissoit les siens pendant plusieurs jours à la simple
»boisson ; *Sydenham* , très-capable d'en juger ,
»prétendoit qu'il falloit rapporter aux remedes
»donnés à contre-temps la plupart des maladies les
»plus graves ; *Baglivi* crioit contre l'abus qu'on
»en faisoit de son temps ; *Ramazini* avoit observé
»dans plusieurs Épidémies , qu'il ne rechappoit
»guere que ceux qui n'usoient point de la Méde-
»cine ; *Sanctorius* a fait la même remarque au
»sujet de la peste ; *Loob* enfin , qui a connu à quel
»point on abusoit de la multiplicité des remedes ,
»a donné dans un excès contraire , en voulant
»bannir de la Médecine non-seulement les saignées
»mais encore les purgatifs & les émétiques.

Enfin , je puis assurer que toutce que je viens de
dire touchant le traitement de la Fievre-Miliaire ,
considérée dans ses différentes especes , est fondé
sur plusieurs observations que j'ai eu occasion de
faire sur les différents sujets que j'ai vus pendant le
temps de cette épidémie , & notamment auprès
des malades que j'ai traités à l'Hôpital de la Grave.
Pour ne point grossir cet Essai je ne rapporterai que
trois Observations relatives aux deux dernieres es-
peces dont je viens de parler.



Premiere Observation.

Je fus appellé le 13 du mois de Mai 1782, pour donner mes soins à huit femmes du quartier de Force. Leur âge étoit depuis vingt jusqu'à trente-six ans ; leur tempérament sanguin ou bilieux, me parut à peu-près le même, quoique parmi le nombre il y en eût trois qui avoient plus d'embonpoint que les autres. Elles furent attaquées brusquement de cette maladie le 12 Mai, après trois ou quatre heures de bon sommeil, toutes ayant joui la veille d'une santé parfaite en apparence. Je les trouvai le 13 à la visite du matin avec une fièvre très-forte, une chaleur très- considérable, une sueur abondante, le visage enflammé, les yeux étincelans, & un délire assez considérable pour avoir obligé le Chirurgien de procurer à chacune de ces femmes deux femmes pour les contenir dans leur lit : il ne paroissoit encore aucun Bouton sur la peau. Frappé de ce spectacle, je ne doutai plus que cette Épidémie n'eût gagné ce quartier. Je restai quelque temps incertain sans savoir à quoi me déterminer ; bientôt après je pris le parti de leur interdire toute nourriture, & je leur prescrivis pour boisson ordinaire une tisane délayante, dans laquelle je fis entrer le nitre purifié à la dose d'une demie dragme par livre d'eau, & l'esprit de vitriol jusqu'à agréable acidité. A la visite du soir je trouvai mes malades à peu-près dans le même état que je les avois laissées le matin, avec cette différence que leurs visages, qui de vermeils que je les avois

laissés à la visite du matin, étoient devenus d'un rouge foncé & quasi violet ; en un mot, exactement semblables à celui d'un sujet qui vient d'être étranglé. Cet état, qui ne me laissa aucun doute sur l'événement que je devois attendre incessamment si je ne les faisois saigner de suite, me détermina, quoique en tremblant, vu le préjugé qui regnoit, à leur faire ouvrir la Saphene ; mais en ordonnant ce secours je pris la précaution de dire à haute voix, aux Prêtres & aux Sœurs qui se trouverent dans l'Infirmierie, que ces huit femmes alloient périr sous peu d'heures d'un engorgement au cerveau, si je ne les faisois saigner de suite par le pied ; & que ne connoissant point de secours plus prompt pour les tirer de cet état, qui peut même suppléer à celui-là, je ne pouvois point, dans cette circonstance, me dispenser de me mettre au dessus du préjugé où l'on étoit généralement, que les saignées dans cette maladie étoient meurtrieres : cette précaution prise, elles furent de suite saignées du pied. La saignée fut répétée, par mon ordre, dans la nuit & le lendemain au matin ; de sorte que dans douze heures de temps ou environ chaque malade fut saignée trois fois.

A la visite du matin 14 du même mois, je trouvai mes malades beaucoup mieux ; le pouls étoit plus développé, les pulsations moins irrégulieres, & l'artere beaucoup moins tendue, la chaleur moins vive, le visage moins coloré & le délire beaucoup moins fort : je leur permis de prendre une premiere prise de bouillon très-léger, & j'ordonnai qu'on les fît boire abondamment de la tisane marquée.

A la visite du soir du même jour ayant trouvé que les symptômes avoient diminué sensiblement, elles prirent par mon ordre un second bouillon. Je remarquai, avant de me retirer, autour du col & sur le haut de la gorge de trois sujets, plusieurs petites rougeurs, presque imperceptibles sous l'épiderme.

Le 15 à la visite du matin les boutons furent manifestes sur toute l'habitude du corps, chez les trois premières, & ressemblant à de piquures de puce; & chez les autres je m'aperçus qu'ils commençoient à poindre. Je trouvai les premières sans délire, & beaucoup moindre que la veille chez les dernières, avec très-peu de fièvre; je marquai un lavement simple pour l'après-midi aux trois premières, quoiqu'elles fussent encore en sueur.

A la visite du soir je les trouvai encore mieux que le matin. Le lavement qu'elles avoient pris, les fit aller à la selle: ce qu'elles n'avoient point fait depuis la veille de l'invasion de la maladie. Je continuai l'usage de la tisane, & je leur ordonnai à prendre, vers les dix heures du soir, le remède (n^o. 4).

Depuis cette époque, en observant le même régime & les mêmes remèdes, la maladie parcourut ses périodes chez toutes ces malades, sans annoncer rien d'alarmant, quoiqu'elles fussent placées dans une Infirmerie vaste, bien aérée, dans des lits dont les rideaux ne fermoient point exactement, & dont les couvertures étoient les mêmes, à l'exception de leur habit de pénitence, qu'elles avoient mis par dessus. Je ne leur ordonnai

le purgatif que le huitieme jour de leur maladie , temps auquel tous les symptomes avoient disparu , & les boutons presque entièrement flétris. Elles ne furent purgées que deux fois , à l'exception de deux que je fus obligé de purger trois fois.

Seconde Observation.

UNE fille âgée d'environ vingt-cinq ans , d'un tempérament pituiteux & un peu mélancolique , fut attaquée brusquement dans la nuit de la troisième fête de Pentecôte 1782 , après trois ou quatre heures de bon sommeil , de la Fievre-Miliaire. Je la trouvai , à la visite du matin , avec une fièvre , qui au premier apperçu ne me parut pas bien forte ; le pouls étoit petit & inégal , la chaleur étoit très-supporable ; la sueur étoit plutôt une abondante moiteur , qu'une sueur bien déterminée ; le milieu de ses joues étoit d'un rouge couleur de rose , mais tout le tour du visage étoit d'un pâle plombé ; elle tenoit les yeux presque toujours fermés , & se tenoit constamment couchée sur le dos ; interrogée pourquoi elle tenoit ses yeux toujours fermés , elle me répondit , que lorsqu'elle les laissoit ouverts pendant quelques minutes seulement , elle ressentoit un mal de tête violent ; & que lorsqu'ils étoient recouverts par les paupieres , elle n'éprouvoit d'autre sensation qu'une pesanteur de tête. Je lui prescrivis une diete sévere , & la mis , pour tout remede , à l'usage de la tisane (n°. 1) ; mais plus acidulée par le moyen du vinaigre. A la visite du soir la fièvre me parut plus forte que le matin , le

pouls plus fréquent quoique plus petit ; tout son visage étoit , pour ainsi dire , plombé ; elle étoit dans un léger assoupissement , duquel elle ne sortoit que lorsqu'on l'interrogeoit , & dans lequel elle rentrait l'instant d'après. Cet état me détermina à lui faire appliquer de suite les vésicatoires au gras des jambes , & à lui marquer le remède (n^o. 2) à prendre le lendemain matin. Dans la nuit l'Éleve en Chirurgie qui couchoit dans l'Infirmierie ayant été voir la malade , & la trouvant plus assoupie qu'à la visite du soir , il prit sur lui de la saigner du bras ; vu , me dit-il dans la suite , que toutes les saignées que j'avois fait faire jusqu'alors , avoient parfaitement réussi : à la visite du matin , ma surprise fut des plus grandes , de trouver la malade dans une léthargie complète , malgré les vésicatoires que j'avois fait appliquer la veille. Son état étoit tel qu'il ne me fut pas possible de lui arracher une seule parole , malgré que nous eussions employé tous les moyens possibles pour la tirer de cet état. Je fis lever l'appareil des vésicatoires , pour voir s'ils avoient mordu ; & m'étant assuré par l'inspection , qu'ils avoient produit sur les parties tout l'effet que je pouvois en attendre , je cherchois en vain quelle pouvoit être la cause qui avoit pu faire tomber la malade dans un état aussi fâcheux , lorsque les voisines de son lit me dirent qu'elle avoit été saignée du bras dans la nuit , & que bientôt après la saignée elle étoit tombée dans cet état ; ce qui me fut confirmé par la bande que j'apperçus au bras , & par l'aveu même de l'Éleve en Chirurgie qui portoit le Re-

gistre. Je ne doutai point que cet état ne fût dû à l'affaïssement considérable du cerveau , occasionné par cette saignée faite à contre-temps. Pour parer à cet accident je fis saupoudrer de nouveau les vésicatoires avec la poudre des Cantharides , & je les fis remettre aux plaies des gras des jambes. Je fis appliquer de plus une nouvelle emplâtre de vésicatoires , qui garnit tout le derriere des épaules ; j'ordonnai encore , n'étant pas possible de faire rien prendre à la malade , qu'on lui servît le lavement purgatif (n^o. 6).

Par ces secours , j'eus la satisfaction , à la visite du soir , de trouver la malade hors de cet état léthargique , mais seulement dans un léger assoupissement ; son pouls s'étoit relevé , & étoit mieux réglé , son visage commençoit à reprendre un peu de rougeur. Je fis répéter le soir le remede (n^o. 6) , & le lendemain matin je lui fis prendre le remede (n^o. 2) ; par ce moyen elle rendit abondamment par haut & par bas , des matieres jaunâtres & verdâtres. A la visite du soir , l'assoupissement avoit presque entièrement disparu , & je découvris au tour du col , & au haut de la poitrine , quelque âpreté à la peau avec des petits boutons blanchâtres , presque imperceptibles , qui ne furent manifestes dans toute l'habitude du corps , qu'à la visite du matin du quatrieme jour : depuis cette époque , la malade fut toujours de mieux en mieux ; mais sa convalescence fut longue & pénible pendant laquelle elle fut purgée deux fois seulement avec le remede (n^o. 3). Je remarquerai , en finissant cette Observation relative à la quatrieme espece , que les

solides chez cette malade étoit si mous, si lâches & si flasques, que malgré la grande quantité de sel de poudre des Cantharides, qui dut nécessairement passer dans son sang, il n'arriva aucun accident aux voies urinaires.

Troisième Observation.

JE fus appelé la troisième Fête de Pentecôte, à neuf heures du soir, pour donner mes soins à un homme attaqué de cette maladie; je trouvai un Sujet d'environ quarante ans, vigoureux & robuste; d'un tempérament sanguin, & dont la profession étoit d'être Cordonnier pour homme: après l'avoir examiné, je trouvai chez ce Malade tous les symptômes décrits dans la troisième espèce; il étoit sur la fin du second jour de la maladie, & n'avoit été vu jusqu'à cette époque que par son Chirurgien.

Dès mon arrivée, je fis ouvrir la fenêtre de sa chambre, qui jusqu'à ce moment avoit été fermée très-exactement, de même que la porte; par ce moyen j'établis dans la chambre, qui étoit très-petite, un courant d'air aussi nécessaire au malade qu'aux assistans: je trouvai le malade suant abondamment, avec une fièvre forte, le pouls plein, & un délire duquel il sembloit sortir lorsqu'on l'interrogeoit, mais dans lequel il retomboit aussi-tôt qu'on cessoit de lui parler. Je fis ajouter à sa tisane ordinaire une quantité de vinaigre suffisante pour la rendre acidule jusqu'à un degré assez marqué, & j'ordonnai une saignée au pied, après avoir fait enlever jupes & redingote qui étoient sur son lit,

& recommandé qu'on tint le malade bien relevé sur l'oreiller. Le soir même une ample saignée fut pratiquée, après laquelle le malade se trouva beaucoup mieux, & son délire beaucoup moins manifeste. Quelques heures après la saignée le malade eut de fréquentes nausées, qui furent suivies d'un vomissement de glaires jaunâtres & ameres, ce qui détermina le Chirurgien, témoin de cette évacuation, de donner le lendemain matin au malade la dose ordinaire du Tartre - Stibié, dissout dans un verre d'eau : par ce moyen le malade vomit abondamment ; mais avant que ce remède eût fini de produire son effet, le malade retomba dans le délire : délire que je trouvai beaucoup plus violent à ma visite du matin, que celui où je l'avois trouvé la veille avant la saignée. Surpris de ce changement, je m'informai de ce qui s'étoit passé depuis que je n'avois vu le malade. Il me fut rapporté qu'il avoit assez bien passé le reste de la nuit, raisonnant très-bien, & ayant pris exactement, sans lui avoir fait la moindre violence, sa tisane & son bouillon aux heures marquées ; mais que le lendemain matin le Chirurgien lui avoit fait prendre l'Emétique, qui l'avoit parfaitement vidé ; & que malgré ce remède il étoit rerombé bientôt après dans le délire. Je ne doutai plus que ce ne fût aux efforts du vomissement occasionné par l'Emétique, qui avoit déterminé une plus grande quantité de sang à la tête, qu'étoit dû ce changement. Je le fis saigner du pied vers midi sans aucun succès ; trois heures après cette saignée infructueuse je fis ouvrir la

veine

veine jugulaire , qui ne produit d'autre effet sensible que d'affoiblir le malade ; vers les huit heures du soir je fis appliquer deux sang-sues à chaque artere temporale & une à la préparate ; malgré tous ces secours le délire persista toujours ; le lendemain matin le malade entra dans des fortes convulsions & quatre heures après il mourut. Deux ou trois jours après j'eus occasion de remarquer le même cas chez un autre malade , pour lequel je fus appelé en consultation.

De tout ce que nous venons de rapporter dans ces trois Observations , il est aisé de conclure que quoique la Saignée , l'Emétique & les Vésicatoires , soient en général des remedes très-efficaces pour combattre cette maladie , il est cependant de la dernière importance de bien distinguer les différentes especes dans lesquelles ces différens remedes peuvent être utiles ou nuisibles ; & que les erreurs qu'on commettrait à cet égard , seroient à peu-près semblables aux fautes qu'on feroit , si on traitoit de la même maniere les différentes especes d'Apoplexie ; car personne n'ignore que dans l'Apoplexie sanguine , les saignées & les purgatifs drastiques , de même que les lavemens de ce genre , sont les meilleurs remedes qu'on puisse employer ; & qu'au contraire dans l'Apoplexie sereuse , l'Emétique , les Vésicatoires & les Nervins de toute espece , qui ne conviennent point dans la sanguine , sont les secours les plus appropriés ; tandis que la saignée dans celle-ci est toujours très-nuisible , si elle n'est pas meurtriere , à moins que celle-ci ne soit compliquée avec la précédente.

Enfin en finissant cet Atticle , je puis assurer que c'est sur-tout en distinguant avec soin les différentes especes de cette maladie , & en y appliquant les différens remedes dont je viens de parler , que j'ai eu le bonheur de ne perdre aucun des soixante-douze pauvres malades que j'ai traités de cette maladie à l'Hôpital Général de cette Ville , dit de la Grave , au vu & su de tous les Directeurs , Prêtres , Sœurs , & autres Officiers de la Maison.

Il ne nous reste plus , pour ne rien omettre de tout ce qui peut intéresser relativement à cette Epidémie , que de faire connoître , en peu de mots , quels sont les moyens qu'on peut employer pour se préserver de cette maladie , avant & pendant l'Epidémie regnante.

ARTICLE IX.

Des Moyens préservatifs.

LE meilleur moyen préservatif de toute maladie Epidémique qui menace une prochaine contrée , est sans doute , comme tout le monde fait , d'en aller de suite habiter une autre qui soit suffisamment éloignée de celle qu'on quitte , & ne revenir que long-temps après : ce qui est très-bien exprimé par ce jeu de mots latins : *mox , longe recede , tarde , cede redi* ; mais ce moyen ne peut être pratiqué que par ceux qui ne tiennent aux citoyens que par le seul lien de la société ; car pour tous

ceux qu'un devoir indispensable , ou une Profession honorable attache à une contrée , ceux - là sans doute ne pourroient prendre ce moyen qu'en se couvrant de honte & d'ignominie.

Un autre moyen également connu de tout le monde , est d'empêcher , s'il est possible , avec la plus grande exactitude , toute communication de l'endroit infecté d'avec les autres lieux sains , par le secours des barrières , ou des cordons , comme on a coutume de le pratiquer lors de la Peste ou de l'Epizootie.

Mais lorsque l'Épidémie est parvenue au lieu que l'on habite , les meilleurs préservatifs sont un esprit tranquille & de la fermeté dans l'ame , la sobriété & la propreté.

On a constamment observé que ceux qui par religion ou par tempérament , ont conservé une fermeté mâle , & ont eu le courage de bannir de leur esprit toute crainte & frayeur , ont été exempts de l'Épidémie , ou l'ont eue de l'espece la plus bénigne.

La sobriété , pour jouir d'une parfaite santé , doit être , sans doute , constamment observée en tout temps & à tout âge ; mais c'est sur-tout dans le temps des Epidémies qu'on doit l'observer le plus rigoureusement : on ne doit se nourrir dans ce temps orageux que d'alimens dont la digestion est aisée & facile , & les prendre en petite quantité : ce qui ne sera pas difficile à connoître , si l'on sort toujours de table avec quelque espece de faim ; c'est la seule regle qu'on puisse donner ; car il est des sujets qui en mangeant deux fois plus que d'au-

tres , peuvent observer plus rigoureusement la sobriété : sobriété qui ne doit pas être restreinte aux seuls aliments solides ; ainsi il ne faut pas user de boissons échauffantes , comme les vins fumeux pris en quantité , les liqueurs préparées à l'esprit de vin , & autres de ce genre ; ne point prendre trop de repos , & faire tous les jours suffisamment d'exercice.

La propreté n'est point un des moyens à négliger ; mais pour être utile , elle ne doit point se borner à celle du corps ; mais s'étendre à celle des vêtements , rues , maisons , appartemens ; en un mot , à tout ce qui nous environne.

Il est très-utile de purifier souvent l'air par des parfums excités par la poudre à canon , le vinaigre aromatisé , tel que celui des Quatre-Voleurs , le tabac , le succin , le soufre ; mais pour rendre ce moyen plus utile , il faudroit le mettre en usage à des heures marquées ; car il est aisé de concevoir que si chaque citoyen aux mêmes heures avoit le soin de purifier de cette manière l'air de sa maison , cette multiplicité de parfums particuliers , s'étendrait dans tout l'air qui est dans une ville , & le purifieroit d'une manière bien sensible , quoique invisible , ce qui n'est pas un petit avantage , comme nous ferons observer plus bas.

On s'est beaucoup servi à Toulouse , dans cette épidémie , du camphre , du vinaigre des Quatre-Voleurs , & du citron ; mais il n'a pas paru que ces secours aient produit d'autre bon effet que celui de contribuer à calmer l'esprit , ce qui n'est pas un petit avantage dans cette circonstance.

Plusieurs conseillent de se faire ouvrir des cauterés. Je conviens que cette précaution peut être utile à ceux qui sont chargés d'humeurs, mais je ne la crois point d'un grand secours pour ceux qui ne sont point dans ce cas ; j'ai été à même de traiter un sujet de cette maladie, qui en portoit un ouvert à la jambe depuis plusieurs mois, à cause d'une ophtalmie opiniâtre qu'il avoit eu quelque-temps avant qu'on ne lui appliquât le cautere, & qui cependant n'empêcha point que la Fievre-Miliaire ne parcourût tous ses périodes avec assez de violence.

D'autres, parmi lesquels nous comptons *Mead* & *Ramafini*, conseillent d'allumer des feux publics avant que l'Épidémie n'arrive. Ils regardent le feu comme un moyen des plus propres pour purifier l'air ; mais ils pensent que ce moyen est nuisible dans les lieux où l'Épidémie est déjà déclarée, parce qu'alors, disent-ils, il augmente plutôt le mal qu'il ne le diminue. Il est certain, 1°. Que le feu, qui dénature certains poisons, exalte l'action de quelques autres, & qu'il rend vénéneuses des substances qui ne le sont point de leur nature ; 2°. Que les feux multipliés & répétés peuvent échauffer l'air considérablement, & le rendre par là plus nuisible dans une maladie, qui, comme nous l'avons fait observer, ne demande que des rafraîchissans ; 3°. Enfin, l'expérience a démontré que dans la peste de Londres & de Marseille, il mourroit beaucoup plus de monde lorsqu'on allumoit des feux dans les rues, & qu'il en périssoit, au contraire, une moindre quantité avant ou après

cette opération ; ainsi, quoique la Fievre-Miliaire soit une Maladie bien différente de la Peste, il peut y avoir cependant entre ces deux fléaux du genre humain, une analogie cachée qui peut faire que le feu pourroit produire de mauvais effets pendant le temps de l'Épidémie ; d'ailleurs les feux publics ne manquent jamais d'augmenter les alarmes, ce qui est un inconvénient très-réel qui me paroît plus que suffisant pour devoir les interdire.

J'en connois plusieurs dont l'âge & le tempérament paroissent très-propres à prendre cette Maladie, qui en ont été exempts, en usant pendant long-temps, d'une légère teinture de Quina prise à jeun tous les matins, en guise de thé, & en prenant tous les soirs immédiatement avant de se mettre dans leur lit, une tasse d'eau froide édulcorée avec une once ou une once & demie de fyrop de vinaigre ; quoique aucun de ceux qui ont observé ce régime n'ait été attaqué de l'Épidémie, je n'oserois cependant affirmer que ce soit par l'usage de ces deux boissons qu'ils s'en sont garantis ; tout ce que je puis assurer, est que quelques-uns m'ont dit, que la boisson du Quina qu'ils trouvoient d'abord désagréable, leur récréoit l'estomac, & augmentoit sensiblement leur appétit : ceux qui sont convaincus de la vertu stomachique du Quinquina ne trouveront point cette assertion surprenante ; d'ailleurs le Quinquina étant un remede des plus appropriés dans la Fievre-Remittente, & celle-ci ayant une analogie bien marquée avec la Fievre-Miliaire, il est très-possible que ce qui détruit l'une, peut concourir à préserver de l'autre ; sur-

tout lorsque l'action échauffante de ce remède se trouve mitigée par la vertu rafraîchissante du fyrop de Vinaigre.

Enfin, je ne dois pas passer sous silence un dernier préservatif qu'on propose sous la sanction la plus respectable (1). Ce préservatif est l'eau saturée d'air fixe, dont on doit faire usage pendant quelque-temps.

La découverte de ce préservatif étant arrivée sur la fin de l'Épidémie, l'expérience n'a pu rien nous apprendre sur les bons effets qu'il peut produire; mais comme il résulte des nouvelles expériences des Chymistes sur les différens gas, que l'eau imprégnée d'air fixe, est un excellent antiputride, & qu'il peut tenir lieu des boissons acidules, dont nous nous sommes servis avec succès, nous sommes persuadés que l'usage de cette boisson ne peut être que très-avantageux.

F I N.

(1) Ce préservatif nous est parvenu par la voie de l'Intendance.



T A B L E
D E S R E M E D E S.

N^o. 1.

PRENEZ une poignée d'Orge bien mondé, trois onces de racine de Chiendent ; faites bouillir le tout dans quatre livres d'eau jusqu'à réduction de deux livres ; ajoutez ensuite une dragme & demi de Crystal Minéral, & une once de Réguelisse en bâton, coupée à petits morceaux ; après un quart d'heure de bullition, coulez le tout. Ajoutez, pour les personnes riches, trois dragmes esprit de Soufre, & pour les pauvres, une once de Vinaigre. Cette quantité de tisane doit être prise dans l'espace de vingt-quatre heures, tout au moins ; il n'y auroit aucun inconvénient, quand on en doubleroit la dose dans le même espace de temps.

N^o. 2.

PRENEZ la dose ordinaire (1) du Tartre-Subié ;

(1) Je ne détermine jamais la dose du Tartre-Subié, parce que dans notre pays chaque Apothicaire ayant une préparation différente qui le rend ou plus fort ou plus foible, on s'exposeroit souvent à plusieurs inconvénients, si on prescriroit une dose fixe.

mettez-le

mettez-le dans une cuiller, & versez pardeffus un peu d'eau chaude; remuez avec le petit doigt jusqu'à ce que le Tartre soit bien dissout (1), ce que vous connoîtrez quand vous ne sentirez plus de rudeffe à votre doigt; jettez ensuite cette eau ainsi impugnée de Tartre-Stibié, dans trois verres d'eau dans lesquels vous aurez fait fondre précédemment deux onces de Manne: il faut avoir soin, immédiatement après chaque vomissement, d'avalier un verre d'eau tiédie au feu.

N^o. 3.

PRENEZ une once de Tamarins, trois dragmes de Follicules Séné, une dragme Sel végétal, faites bouillir le tout dans six onces d'eau pendant un quart d'heure; ajoutez ensuite demie dragme Rhubarbe concassée, & laissez infuser le tout pendant toute la nuit en été à froid, en hiver sur les cendres chaudes. Le lendemain matin, faites fondre dans cette infusion deux onces Manne, & coulez le tout avec expression (2).

(1) J'indique cette précaution, parce que souvent le Tartre ne se dissout pas entièrement dans l'eau; & en se précipitant au fonds du vase, il ne produit pas quelquefois l'effet qu'on en attend, quoique la dose soit suffisante.

(2) Cette purgation tient le milieu entre la purgation douce & la forte; par conséquent il est des cas où il faudra en diminuer les doses, & d'autres où il faudra les augmenter. J'ajouterai que je suis dans l'usage de doser, toutes choses d'ailleurs égales, un peu plus en hiver qu'en été.

N^o. 4.

EAUX de Laitue & de Pourpier, de chacun deux onces, Syrop de Nymphéa une once, Esprit de Nitre dulcifié jusqu'à agréable acidité, mêlez le tout pour un julep que le Malade prendra vers les neuf ou dix heures du soir, dans l'intervalle d'un bouillon à l'autre. *Nota.* Que très-souvent on est obligé de répéter ce remede, ce qu'on fait sans aucun inconvénient de deux jours l'un.

N^o. 5.

FAITES bouillir dans suffisante quantité d'eau la mie d'un pain d'une livre, & trois bonnes poignées de feuilles de Mauve; après avoir coulé le tout, remplissez votre seringue de façon à pouvoir placer au haut de la seringue deux ou trois onces d'huile d'olive, le tout pour un lavement délayant.

On est obligé quelquefois de rendre les lavemens adoucissans, & ce quand les entrailles sont douloureuses ou menacées d'inflammation: dans ce cas, on fait bouillir dans l'eau, qui doit servir pour le lavement, une tête de mouton, ou de la tripaille de volaille bien nettoyée & bien lavée, ou un bout de chandelle, ou l'on se fert, quand on est à portée de s'en procurer, du bouillon de l'affacheoir. Il faut encore observer que dans ces circonstances, il ne faut donner le lavement qu'à demi se-

ringue, ou tout au plus aux deux tiers, pour ne point fatiguer les intestins par le poids d'une trop grande quantité de liquide; enfin, si le ventre étoit météorisé, il faudroit tremper de la flanelle dans une forte décoction émolliente & adoucissante, & l'appliquer sur le ventre, ayant soin de renouveler souvent cette application.

N^o. 6.

POUR rendre un lavement purgatif, il n'y a qu'à faire bouillir dans l'eau du précédent lavement quatre dragmes de Séné, & y fondre ensuite une once *Catolicum pro ano*. Il est des cas où il faut le rendre plus purgatif, & pour lors on ajoute au lavement ordinaire une once de Vin émétique trouble.

F I N.

en plus, on les en plus aux deux tiers, pour le
point d'aligner les uns par le poids d'une trop
grande quantité de livres; ainsi il se verra que
l'alignement. Il faut que le nombre de la somme des
les trois décales de décales de décales, et
le produit de la somme, ayant été de renouveler
l'alignement cette opération.

N.º 6.

Pour rendre un paiement purifié, il n'y a
qu'à faire passer dans l'eau du précédent paiement
une quantité de sucre. Et l'on s'aperçoit que
avec Carthage pro-ano. Il est des cas où il faut se
tenir plus purifié, et pour lors on s'oppose au
paiement ordinaire une once de vin émélique
trois fois.

